

## Terrain d'entente

Enfin traduit, le livre de Richard White consacré à la longue période de cohabitation entre Blancs et Indiens dans la région des Grands Lacs a bousculé les mythes fondateurs de la naissance des Etats-Unis

À u milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les marchands, officiers et missionnaires français partirent à la découverte de la région des Grands Lacs canadiens. Les premiers cherchaient de la fourrure de castor à négocier, les deuxièmes les territoires pour bâtir un empire, les derniers des âmes à convertir. Ce qu'ils nommèrent le « Pays d'en haut » était alors habité par différents peuples indiens, partageant une langue commune,

l'algonquien. Chasseurs et cultivateurs, pratiquant également le commerce des fourrures, les Algonquiens s'étaient réfugiés vers l'ouest, autour des lacs, sous la menace des Iroquois. Ils s'associèrent aux Français pour contrer cet ennemi commun. Les Blancs et les Indiens, alors contraints de vivre ensemble, élaborèrent un espace partagé, où les accommodements et les médiations leur permirent de cohabiter. Ce « *Middle Ground* »,

ainsi défini par Richard White, professeur d'histoire à l'université Stanford (Californie), était cet « entre-deux » où les Indiens et les Blancs, « *cocréateurs d'un monde en devenir* », enfantaient une société nouvelle, née de malentendus et d'incompréhensions réciproques, mais aussi d'enchevêtrements culturels et de compromis.

Refusant le concept appauvrissant d'acculturation, par laquelle les dominants imposent leur culture aux dominés, White a ainsi forgé un outil efficace, qui rappelle le « métissage » ou l'« hybridation », enjeux de nombreux travaux actuels, en particulier dans le domaine de l'histoire globale. Devenu un classique aux Etats-Unis, *Le Middle Ground, Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, publié pour la première fois en 1991, fut accueilli avec enthousiasme par la critique et couronné de plusieurs prix – il fut en particulier finaliste du Pulitzer en 1992. L'ouvrage, déjà réimprimé plus de vingt fois, devrait enfin trouver, grâce à cette traduction, son public francophone.

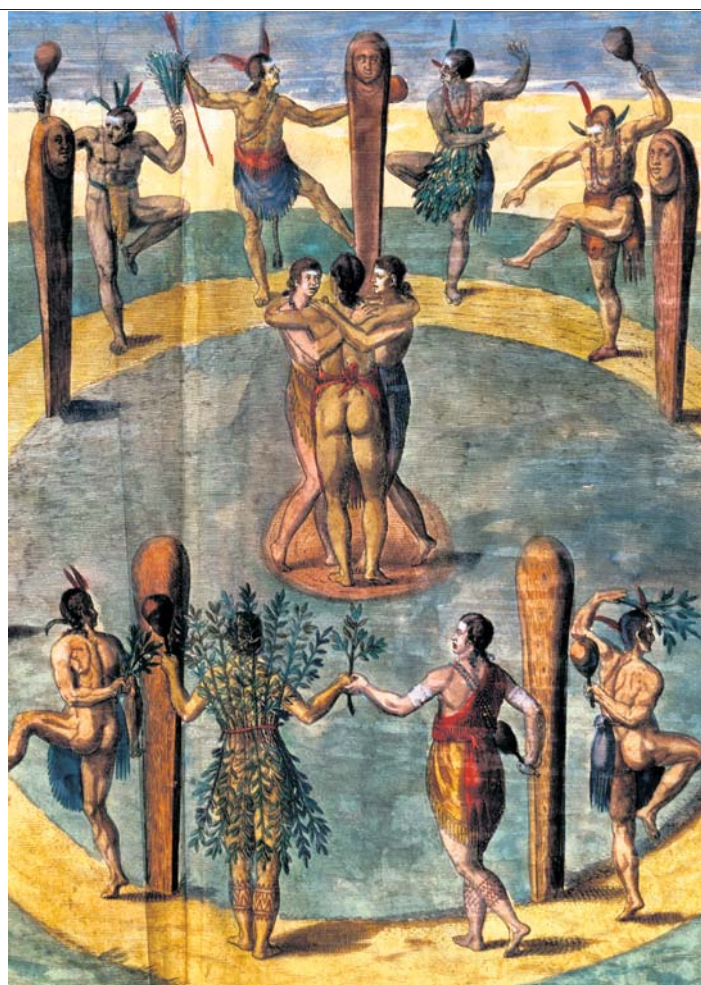
Pendant les deux siècles que durèrent la domination française puis britannique, le Middle Ground se transforma, évolua, s'adapta, afin de permettre à cha-

fusils. Puis venaient le clergé français et, derrière lui, six chefs de guerre portant le cercueil couvert de fleurs, sur lequel on avait placé un couvre-chef de plumes, une épée et un gorget. Les parents de Kondiaronk suivaient le cercueil, en compagnie des chefs outaouais et hurons-pétuns. En fin de cortège, M<sup>me</sup> de Champigny, l'épouse de l'intendant, M. de Vaudreuil, alors gouverneur de Montréal, d'autres dignitaires français et le corps des officiers au grand complet fermaient la procession. Sur la tombe, les soldats et les chefs de guerre tirèrent une salve d'honneur. Les Français signalèrent l'endroit par l'inscription suivante : *Cy gît le Rat, Chef des Hurons.* »

## Extrait

« *Le Middle Ground* », p. 216

« Les Français enterrèrent [le chef huron] Kondiaronk au cours d'une cérémonie extrêmement élaborée où des représentants d'une institution française étaient appariés à des délégations d'Indiens figurant un segment vaguement similaire de la société des Hurons-Pétuns. Un officier et soixante soldats français marchaient devant le cercueil, suivis de seize guerriers hurons vêtus de peaux de castors et munis de



Danse rituelle d'indiens algonquiens, gravure de John White (détail), 1590. BRITISH MUSEUM

con d'y trouver un espace possible de sens commun. Le Dieu des chrétiens y était assimilé au « Grand Manitou », tandis que les Indiens se forgeaient une identité partagée d'« enfants d'Onontio », cette figure rituelle de père auquel ils se soumettaient, et qu'acceptaient d'incarner les gouverneurs français successifs. L'arrivée des Anglo-Américains, au XIX<sup>e</sup> siècle, marqua cependant la fin du Middle Ground, lorsqu'une seule alternative fut offerte aux Indiens : l'assimilation ou l'altérité. Les conséquences furent dramatiquement profondes, l'Indien devenant l'Autre absolu, l'étranger, l'exotique que les Blancs allaient enfin pouvoir transformer en objet d'étude et non plus considérer comme acteur d'une histoire séculaire.

Il ne s'agit pourtant pas d'avoir du Middle Ground une vision angélique. Les épidémies et la faim, la

convoitise et la violence y étaient des problèmes particulièrement aigus. Les conflits mettaient à l'épreuve les tenants d'une justice négociée, qui devaient tenir compte des exigences parfois contradictoires des Blancs et des Indiens.

## Un « monde nouveau »

Ainsi, en avril 1723, un soldat français fut assassiné par un concitoyen. Le coupable fut immédiatement condamné à mort par les autorités françaises, mais les Illinois, qui entretenaient avec lui des relations privilégiées, demandèrent sa grâce. Kiraouéria, un chef kaskaskia converti au christianisme, intervint : « *Verserez-vous le sang d'un Français pour effacer celui d'un autre ?* » Il rappela que le meurtre, pour les Algonquiens, relevait de la folie, et ne devait pas être vengé par le sang, mais il invoqua également le par-

don de Dieu. Les Français ne voulaient pas prendre le risque de mépriser la requête des Indiens. Appel fut fait auprès du roi, et le coupable libéré le mois suivant.

Dans une recherche minutieuse, engageant un nombre impressionnant de documents d'archives, White dévoile, cas après cas, le fonctionnement du Middle Ground. Son approche pragmatique lui permet d'envisager les compétences des dif-

## Le Middle Ground

Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815 de Richard White

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frédéric Cotton, Anacharsis, 736 p., 28 €.

férents acteurs, en dépassant une histoire de la colonisation qui se limiterait à des enjeux d'assimilation ou de résistance, suivant en cela les mises en garde de l'anthropologue James Clifford. Colons et colonisés participaient à l'élaboration d'un « *monde nouveau compréhensible par tous* », et sans nier la violence et les destructions de la conquête, White évite une « victimisation » des Indiens qui leur contesterait toute capacité d'action.

L'avant-propos de Catherine Desbarats, professeur à l'université McGill de Montréal, replace l'ouvrage dans le contexte historiographique et politique du début des années 1990. En proposant cette « *nouvelle histoire indienne* », Richard White rompt avec une tradition qui faisait de la « Frontière » le lieu d'étude de la colonisation de l'Amérique par les Blancs. Le Middle Ground permettait ainsi d'abandonner les mythes simplificateurs de l'identité nationale américaine, tout en offrant, et c'est la force de son épilogue, des perspectives épistémologiques majeures redéfinissant les relations entre anthropologie et histoire. ■

Claire Judde de Larivière

Signalons aussi la réédition de Enterre mon cœur à Wounded Knee. Une histoire américaine 1860-1890, de Dee Brown, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nathalie Cunningham, Albin Michel, 480 p., 24 €.

LA REVUE pour l'intelligence du monde vient de paraître



Spécial numéro double. 164 pages. 7,50 €

L'homme.  
Les propos.  
Les controverses.

BENOÎT XVI

La Revue pour l'intelligence du monde apporte un regard neuf, décalé, différent sur tous les sujets d'actualité mondiale. Véritable boussole dans les tempêtes de ce siècle naissant, la Revue a pour ambition d'aider ses lecteurs à mieux percevoir le monde et à rendre plus simple la construction de leur réflexion. [www.larevue.info](http://www.larevue.info)

En vente chez votre marchand de journaux

## Contre le mythe de l'égoïsme

L'anthropologue américain Marshall Sahlins réfute le dualisme occidental entre nature et culture

J usque récemment, les étudiants de premier cycle des universités américaines devaient suivre des cours de civilisation occidentale, qui sont un peu l'équivalent, dans leur formation, des enseignements de philosophie de nos lycées. L'anthropologue américain Marshall Sahlins en propose une version abrégée et hérétique afin d'en contester les fondements et d'en accélérer le déclin, dans un petit ouvrage qui inaugure une nouvelle collection d'essais dirigée par Alexandre Laumonier aux éditions de l'Eclat.

Le propre de la civilisation occidentale, selon Sahlins, est d'être « hantée par le spectre de notre propre nature ». Célèbre pour avoir réfuté le postulat, central pour la science économique, de la rareté des richesses qui aurait dominé dans les sociétés précapitalistes, Sahlins s'en prend ici, en dix courtes leçons, à ce qu'il considère comme un autre « *mythe originel* » de la culture occidentale et de la « *pensée capitaliste* » : celui de l'égoïsme « naturel » de l'homme. Cette conception a déterminé nos cosmogonies, nos représentations du corps et avant tout notre pensée politique.

Depuis la chronique de Thucydide, par exemple, la guerre civile de tous contre tous est en effet le cauchemar fondateur de l'ordre politique occidental, que celui-ci soit ensuite conçu comme hiérarchique ou égalitaire, monarchique ou républicain. La philosophie de Hobbes, selon laquelle, à

l'état de nature, « *l'homme est un loup pour l'homme* », a déployé ce même dualisme qui oppose notre nature vile aux vertus civilisatrices de la société, de la culture ou de l'Etat. La pensée politique chrétienne médiévale a nourri, elle aussi, une telle construction,

## La Nature humaine, une illusion occidentale

(The Western Illusion of Human Nature) Réflexions sur l'histoire des concepts de hiérarchie et d'égalité, sur la sublimation de l'anarchie en Occident, et essais de comparaison avec d'autres conceptions de la condition humaine de Marshall Sahlins

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Olivier Renaud, Ed. de l'Eclat, « Terra Cognita », 112 p., 10 €.

l'idée d'un péché originel justifiant la monarchie médiévale. En d'autres époques, l'hypothèse d'un « *égoïsme présocial* » de l'homme a pu justifier une organisation politique de l'équilibre des conflits d'intérêts, comme chez Machiavel et les auteurs de la Constitution américaine.

## « Une forme de folie »

Sahlins offre ainsi un panorama impressionnant des pensées sociales et politiques occidentales qui, de Smith à Durkheim ou à Freud, sont tributaires de ce dualisme fondamental entre nature et culture auquel est associé une anthropologie pessimiste. L'hypothèse rousseauiste inverse d'une nature humaine essentiellement bonne ne modifie pas plus une tradition culturelle qui oppo-

se toujours, jusque dans la critique écologique contemporaine, « *vérité de la nature et fausseté de la culture* ».

Le pôle dominant des sciences sociales contemporaines, en économie ou en psychologie surtout, a renversé encore autrement cette tradition en attribuant, à rebours de Hobbes, un signe positif à l'égoïsme primordial supposé de l'homme. Il a réclamé ensuite moins de gouvernement et généralement érigé la « *loi du plus fort comme vérité naturelle* ».

Mais dans la plupart des cultures non occidentales, le comportement égoïste est au contraire « *considéré comme une forme de folie ou d'ensorcellement, comme un motif d'ostracisme, de mise à mort* ». La « *sociabilité* » prime, car « *la relation à l'autre définit intrinsèquement l'existence de chacun* », y compris entre les humains et les non-humains comme les animaux. Les matériaux ethnographiques mobilisés par Sahlins montrent aussi qu'au regard de ces civilisations, il faut renverser l'essentiel de la pensée occidentale : « *Le biologique est un déterminant déterminé, car la culture est la nature humaine* ».

Outre quelques anthropologues contemporains comme Philippe Descola, les seuls rescapés indigènes de « *l'illusion occidentale* » et de son « *mépris* » de l'homme s'appellent Adam Ferguson, Montesquieu ou Karl Marx. ■

Laurent Jeanpierre